

Un podcast, une œuvre

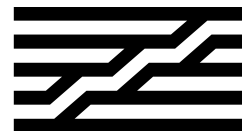
Abordez les grandes questions de société à travers une œuvre et son auteur.

L'émission *Un podcast, une œuvre* vous propose d'explorer une œuvre phare de la collection, à partir d'archives, d'interviews inédites, de points de vue détonants et de musiques actuelles. (Au gré des accrochages, certaines œuvres ne sont pas exposées).

Art et consommation : épisode 1

Marcel Duchamp, *Roue de bicyclette*, 1913/1964

« L'art est un mirage », nous dit Marcel Duchamp. Avec ses ready-made, objets industriels détournés de leur fonction première et propulsés dans le monde de l'art, Marcel Duchamp bouscule les conventions et repousse les limites de l'art même. La présentation en 1913 d'une roue de bicyclette fixée sur un tabouret annonce une liste de ready-made qui n'en portent pas encore le nom.



Code couleurs :

En bleu, la voix narrative

En noir, les intervenants

En vert, les citations

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore



Transcription du podcast

Temps de lecture : 11 min

[jingle de l'émission]

« Vous savez, j'ai toujours considéré, je suis arrivé à cette conclusion que, comme disait Brancusi, l'art est une escroquerie.

Mais je crois aussi que c'est un miracle en plus.

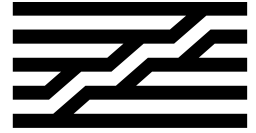
Je crois aux artistes, à l'individu, l'homme, l'artiste. Mais l'art est un mirage. »

(Marcel Duchamp, extrait d'archive de l'INA, 1963)

Nous sommes en 1963 et l'art est un mirage. Celui qui nous l'affirme du haut de ses 76 années de vie entre la France et les États-Unis est devenu, malgré lui, grand prince au royaume imaginaire que serait alors l'art moderne.

Mort il y a presque 50 ans, Marcel Duchamp semble toujours vivre et rayonner au cœur du monde de l'art grâce à son héritage énigmatique.

Plus que ses peintures et ses installations minutieuses, son art de vivre et d'expérimenter repoussera les limites de l'art quelque part au-delà du beau et du laid, quelque part au-delà du bon et du mauvais goût, quelque part où il trouve ce qu'il appelle l'indifférence esthétique.



Parmi ses expériences, il y a les readymades, ces objets déjà faits, détournés de leurs fonctions matérielles et usuelles qui marquent le paysage des mouvements Dada puis surréaliste.

Un urinoir baptisé *Fontaine*, un porte-bouteille acheté au bazar de l'Hôtel de ville, une roue de bicyclette fixée sur un tabouret en 1913 à Paris, annonciatrice d'une liste de readymades qui n'en portent pas encore le nom.

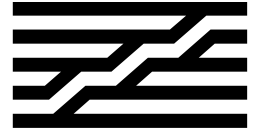
Dans la revue du *Surréalisme au service de la révolution* le poète Paul Éluard écrit : « Objets inutiles, même la sottise qui procéda à votre fabrication me fut une source d'enchantement ». Nous sommes au début du 20^e siècle et les objets inutiles de consommation quotidienne font effraction dans l'imaginaire littéraire et plastique.

C'est le premier épisode de notre série consacrée aux relations qu'entretiennent l'art et la consommation. Bonjour, bonsoir et bienvenue.

« J'avais chez moi une roue de bicyclette. Je pensais à un feu de bois : lorsqu'on fait tourner cette roue de bicyclette, seule ça rappelle un mouvement, celui du feu de bois. Qu'est-ce que c'est l'agréable du feu de bois ? C'est ce mouvement du feu dans la cheminée.

Je n'avais pas de cheminée. J'ai remplacé ma cheminée par une roue qui tourne. Donc, j'ai mis ma roue sur un tabouret : chaque fois que je passais, je la faisais tourner. C'est le premier readymade dans ma vie.

L'idée est venue sans que ça doive avoir une continuation quelconque. C'était une chose qui m'amusait et même le mot « readymade » n'existait pas. Je ne m'en étais pas encore servi pour ça. » (Marcel Duchamp, extrait d'archive de l'INA, 1963)



[Bernard Marcadé, auteur de la biographie *Marcel Duchamp. La vie à crédits*]

C'est véritablement l'objet lui-même, dans sa trivialité la plus grande, dans sa banalité la plus extrême qui devient un objet de considération.

Ce n'est pas Marcel Duchamp qui a dit qu'une route bicyclette devait être une œuvre, ce sont les spectateurs.

Après c'est le monde institutionnel qui a fini par accepter ces gestes ou ces objets comme des œuvres, puisqu'on a dit que le fait de prendre un objet, de le déplacer dans un contexte artistique, c'est lui donner une aura artistique.

Je crois qu'au départ, dans les gestes du ready-made de Marcel Duchamp, il y a une volonté de se débarrasser de la notion d'œuvre d'art. Mais évidemment, c'est un échec.

On le voit aujourd'hui au Musée national d'art moderne : c'est exposé sur une estrade toute blanche, ça a été sanctifié par l'institution. Ce qui est drôle c'est qu'évidemment, à l'époque, Duchamp ne présentait pas ses œuvres dans les musées, c'étaient des choses qui l'accompagnaient dans sa vie quotidienne.

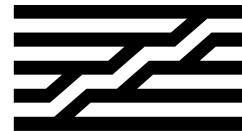
- « [James Johnson] Ces ready-mades qui se veulent finalement en réaction contre la notion d'objets d'art classique sont finalement « consommés » dans des musées, dans des expositions, sont vendus en tant qu'objets d'art.

Est-ce qu'il n'y a pas là une espèce de contradiction ?

- [Marcel Duchamp] Il y a une contradiction absolue, mais c'est ça ce qui est agréable, c'est d'introduire l'idée de contradiction, la notion de contradiction est une chose qui n'a jamais été assez exploitée. Comprenez-vous ? »

(extrait de l'entretien entre Marcel Duchamp et James Johnson Sweeney, 1946)

[extrait musical : Batlik, *L'écart*]



[Bernard Marcadé] Marcel Duchamp, c'est l'homme de tous les paradoxes. Par ses gestes et par son ready-made particulièrement, il ne voulait pas que l'art soit un objet de délectation. Il voulait plutôt que ça soit plutôt un objet de réflexion, lié à l'idée, au concept, comme on dirait aujourd'hui.

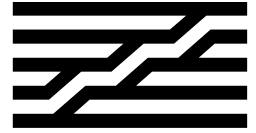
Il ne faut pas non plus trop faire de Marcel Duchamp l'initiateur de l'art conceptuel. Je crois que c'est un petit peu plus compliqué que ça. Il a fait que cette critique de l'art rétinien et en même temps, il était obsédé par les choses visuelles.

C'est un paradoxe magnifique. On ne peut pas comprendre Marcel Duchamp sans ces contradictions-là. De la même manière, il disait qu'il voulait se débarrasser des mains de l'artiste, alors qu'en même temps, c'était un énorme bricoleur. La pensée de Marcel Duchamp, elle est là, dans ce que lui-même appelle « la co-intelligence des contraires ».

« Je voulais remettre la peinture au service de l'esprit. Il était vrai que je tâchais à me situer aussi loin que possible des tableaux physiques, agréables et attirants. Dada fut la pointe extrême de la protestation contre l'aspect physique de la peinture. C'était une attitude métaphysique.

C'était une espèce de nihilisme pour lequel j'éprouve encore une grande sympathie. C'était un moyen de sortir d'un état d'esprit, d'éviter d'être influencé par son milieu immédiat ou par le passé. De s'éloigner des clichés, de s'affranchir. La force de vacuité de Dada fut très salutaire.

Dada vous dit « N'oubliez pas que vous n'êtes pas aussi vide que vous pensez ». Dada fut très utile comme purgatif. Je crois en avoir été profondément conscient à l'époque et avoir éprouvé le désir de me purger moi-même » (Marcel Duchamp)



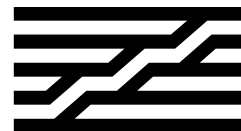
- [James Johnson] Mais sur un plan historique, comment cela s'est-il passé ?
- [Marcel Duchamp] Ça s'est passé juste après le moment où je suis arrivé en Amérique, c'est-à-dire en 1915, c'est-à-dire le moment où tous les exilés de la Grande Guerre sont arrivés : Picabia, Glaize, Crotti, Varèse. Ils se sont installés là.
- Il y a eu une grande famille, et nous avons donc commencé cette histoire de Dada à la New Yorkaise. C'était une série d'actions, qui n'avaient pas de coordination du tout.
- [James Johnson] Mais dans toutes ces actions que vous faisiez, il y avait quand même une idée derrière vos têtes ?
- [Marcel Duchamp] C'était une protestation, pas d'ordre politique, mais d'ordre humanitaire, si vous voulez. Contre la guerre, simplement comme d'ailleurs à Zurich aussi bien et à Berlin encore plus, je crois.
- [James Johnson] Ce côté anti-art dont vous nous parliez tout à l'heure, c'était plus généralement un côté anti-société qui pour vous devenait folle ?
- [Marcel Duchamp] Oui qui devenait absurde et inacceptable.

(extrait de l'entretien entre Marcel Duchamp et James Johnson Sweeney, 1946)

[virgule sonore]

[Benoît Preteseille, auteur de la bande dessinée, *Duchamp Marcel, quincaillerie*]

Ce qui est fou dans Dada, c'est que ça vieillit très peu. Ce sont des créations qu'on peut regarder aujourd'hui et qui restent violentes, agressives, vivantes, parce qu'à l'époque, elles ont été créées dans cet esprit-là.



Il y avait des poupées, il y avait des tracts, il y avait des poèmes, des peintures, des costumes et plein de choses différentes.

Ce que je trouve très précieux dans l'œuvre de Marcel Duchamp et dans Dada, c'est qu'il n'y a pas de mode d'emploi. Duchamp dit « Il faut essayer d'ouvrir au maximum les possibilités et surtout de ne pas faire ce que les gens attendent de vous ».

Il a eu plusieurs moments dans sa vie où il a complètement rompu par rapport à un marché qui lui demandait de refaire le même genre d'objet. C'est quelqu'un qui a toujours essayé de se positionner à côté de ce que l'institution demandait.

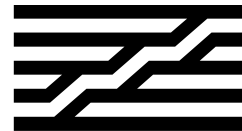
C'est la position de Dada, d'être à la fois artiste et pas d'être à la fois sérieux et pas du tout, d'être à la fois destructeur et quand même créer quelque chose.

Il y a vraiment le fait de se positionner de façon différente. La grande leçon de Marcel Duchamp, c'est qu'il faut être libre et surtout pas penser à ce que les gens veulent voir.

Faire table rase du passé, se libérer de l'héritage prétendu humaniste d'une Europe qui n'a pas su éviter cette Première Guerre mondiale, sa violence et son absurdité : dans la raison d'être du mouvement international Dada, Marcel Duchamp trouve une sorte d'écho, car ce mouvement résonne avec sa propre volonté de faire table rase, s'émanciper de l'héritage encombrant de tous les passés, mais aussi des dictatures, de la mode et du groupe.

Individualiste avide de liberté, Marcel Duchamp semble refuser de suivre les chemins tracés par les groupes, ou même par lui, ou encore par les schémas esthétiques de la consommation artistique.

« Pendant l'autre guerre, celle de 1914-1918, la vie chez les artistes new-yorkais était très différente, beaucoup plus amicale que pendant ces quelques dernières années. Il y avait beaucoup plus de cohésion, une solidarité beaucoup plus étroite, beaucoup moins d'opportunisme.



C'était l'esprit qui était très différent. On s'activait beaucoup, mais à l'intérieur d'un groupe relativement restreint et rien ne se faisait ouvertement. La publicité enlève toujours quelque chose. Le grand avantage de cette première période était que l'art d'alors était un travail de laboratoire. Aujourd'hui, il est dilué aux fins de grande consommation ». (Marcel Duchamp)

« [Marcel Duchamp] Il y a 100 ans, il y avait quelques peintres, quelques marchands, quelques collectionneurs. Depuis ces 100 ans, tout est entré dans le domaine public, mais le grand public parle de peinture. Ajoutez à tout cela, le fait qu'il a apporté son argent. L'art est un produit comme les haricots.

On achète de l'art comme on achète du spaghetti ».

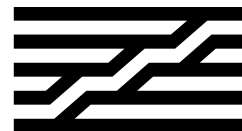
(extrait de l'entretien entre Marcel Duchamp et James Johnson Sweeney, 1946)

[Benoît Preteseille] Duchamp a fait des expériences sans se demander si ça allait être vendable et si ça allait être exploitable. C'est un objet d'expérimentation sur lequel il se pose des questions, certaines qui sont très connues comme *La roue de bicyclette* ou comme *Fontaine* et d'autres qui sont beaucoup moins connues, qui sont simplement des petits cadeaux qu'il a fait à des gens.

Il a fait plein d'objets très étranges, des performances. Il a fait énormément de choses qu'il n'a jamais vendues et qu'il n'a jamais non plus vraiment exposées.

C'est une position qui est contre une certaine consommation de l'art à partir du moment où tout ça, ce sont des choses qu'il a faites sans gagner sa vie en tant qu'artiste.

Il avait d'autres revenus en étant professeur de français aux États-Unis et en s'occupant d'une galerie, dans laquelle il ne s'exposait pas lui mais il exposait d'autres gens. Il a vraiment un chemin de vie qui est très particulier.



« L'artiste se trouve face à face avec un monde fondé sur un matérialisme brutal où tout s'évalue en fonction du bien-être matériel et où la religion, après avoir perdu beaucoup de terrain, n'est plus la grande dispensatrice de valeurs spirituelles.

Les valeurs spirituelles ou intérieures ne concernent que l'individu pris séparément, par contraste avec les valeurs générales qui s'appliquent à l'individu, pensé comme partie de la société.

Sous l'apparence – je suis tenté de dire sous le déguisement d'un membre de la race humaine – l'individu est en fait tout à fait seul et unique.

Les caractéristiques communes à tous les individus pris en masse n'ont aucun rapport avec l'explosion solitaire d'un individu livré à lui-même. »

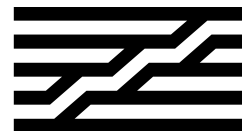
(extrait de la conférence de Marcel Duchamp donnée à l'Université d'Hofstra, New York, 1960)

Max Stirner, au siècle dernier, a très clairement établi cette distinction dans son remarquable ouvrage *L'unique et sa propriété* en 1843 : « L'état premier de l'homme n'est pas l'isolement ou la solitude, mais la société.

Notre existence débute avec la liaison la plus intime, puisqu'avant même de respirer, nous vivons avec notre mère et lorsque nous avons vu la lumière du jour, nous reposons à nouveau sur la poitrine d'un être humain, qui nous berce avec amour sur son sein, nous tient en lisière et nous attache à sa personne de mille liens. La société est notre état naturel.

Qu'une société, la société État par exemple, restreigne ma liberté me révolte peu. Mais ma particularité, voilà ce que je ne veux pas me laisser ravir. C'est précisément elle que chaque société a en vue. Elle qui doit succomber à sa puissance ».

- [James Johnson] C'était en même temps le refus du groupe pour une solitude qui vous paraissait aussi nécessaire ?



- [Marcel Duchamp] Absolument nécessaire, essentielle même. Parce qu'il n'y a que l'individu qui compte pour moi dans le monde entier, surtout un artiste. L'artiste compte comme homme, pas comme groupe.

(extrait de l'entretien entre Marcel Duchamp et James Johnson Sweeney, 1946)

[Édouard Jourdain, philosophe, spécialiste de l'anarchisme] Chez Duchamp, il y a notamment une dimension intérieure de l'individu qui est très importante, qui est une dimension presque spirituelle qui va s'opposer à une société industrielle de masse.

Dans la masse, il y a la notion d'uniformité. C'est-à-dire que les produits, y compris l'art, vont être de plus en plus standardisés et créés en grande quantité.

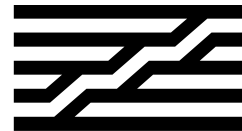
Je pense que ce qui fait écho avec l'œuvre de Max Stirner, c'est précisément la singularité, l'unicité de l'artiste, qui va s'opposer à ces notions d'uniformisation et de massification qu'on va retrouver avec le développement de la société industrielle, de la société marchande qui explose à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle.

Ce qui va lui parler chez Stirner précisément, c'est qu'il n'y a rien au-delà de l'individu en termes de sacré. Stirner va retrouver dans l'individu ce qui va s'opposer à toute idéologie et tout système.

[extrait musical : Ben l'oncle soul, *Sympathique*]

« Au fond, je n'ai jamais travaillé pour vivre. Je considère que travailler pour vivre est un peu imbécile au point de vue économique. J'espère qu'un jour, on arrivera à vivre sans être obligé de travailler.

Grâce à ma chance, j'ai pu passer à travers les gouttes. J'ai compris à un certain moment qu'il ne fallait pas embarrasser la vie de trop de poids, de trop de choses à faire, de ce qu'on appelle une femme, des enfants, une maison de campagne, une automobile.



Je l'ai compris heureusement assez tôt. Je me considère comme très heureux.
Je n'ai jamais eu de grands malheurs, de tristesses, de neurasthénie.
Je n'ai pas connu non plus l'effort de produire, la peinture n'ayant pas été pour moi un déversoir ou un besoin impérieux de m'exprimer.

Je n'ai jamais eu cette espèce de besoin de dessiner le matin, le soir, tout le temps, de faire des croquis. Je ne peux pas vous dire plus. Je n'ai pas de remords. »
(Marcel Duchamp, entretien avec Pierre Cabane, 1966)

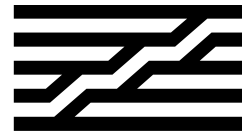
Marcel Duchamp a plus de 80 ans et derrière lui, une vie qu'il dit heureuse et qu'il aménage de manière à avoir du temps pour l'individu qu'il est et qu'il semble mettre au cœur de sa pensée et de sa relation au monde.

Lecteur assidu du philosophe anarchiste individualiste Max Stirner, Marcel Duchamp croit au Moi, à l'individu, unique et parfois égoïste. Il s'oppose aux normes sociales dominantes dans un 20^e siècle matérialiste, comme l'injonction encore actuelle à gagner sa vie.

« On veut que personne n'éprouve plus de difficulté à satisfaire ses besoins vitaux les plus élémentaires, mais en soit assuré. Envisageons la chose d'un autre côté. Le souci de vivre fait facilement oublier à celui qui ne connaît que cette inquiétude la jouissance de la vie.

Si seule, en effet, lui importe la vie et s'il ne pense qu'à cette chère existence, il n'emploie pas toute sa force à utiliser la vie, c'est-à-dire à en jouir.

Désormais, la question n'est plus de savoir comment on peut gagner la vie, mais comment la dépenser. » (Max Stirner, *L'unique et sa propriété*, 1845)



[Édouard Jourdan] Il ne faut pas qu'on prenne en compte tous ces impératifs que nous demande la société, l'État, Dieu...

Il faut penser à jouir de la vie, c'est-à-dire utiliser tout ce que la vie nous offre désormais pour augmenter les satisfactions de l'ego et du Moi.

Il y a vraiment l'idée de choisir librement ce que l'on veut faire de son temps, sans qu'il y ait de système qui impose des choix. Il y a l'idée qu'il faut totalement se délivrer de toute entrave.

[Bernard Marcadé] La force de Marcel Duchamp et sa dimension révolutionnaire, c'est de dépendre du minimum de choses possible et même de ne pas dépendre de l'art, qui était vraiment pour lui une forme d'esclavage.

Il a passé quand même beaucoup de temps, plus à jouer aux échecs qu'à faire des œuvres d'art. Son œuvre la plus importante pour lui, c'est sa vie.

Les deux dernières années de sa vie, quand on lui pose la question : Qu'est-ce que vous avez finalement fait ? Il répond : « Finalement, je pense avoir fait de ma vie une œuvre ».

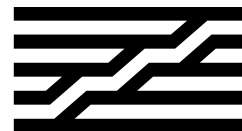
« J'attends la mort, simplement, il faut bien qu'il arrive un âge où on n'a plus besoin de faire quoi que ce soit. À moins d'en avoir envie, je n'en ai pas envie.

Je n'ai pas envie de travailler ou de faire quelque chose.

Je suis très bien, je suis très content.

Je trouve que la vie est tellement belle quand on n'a rien à faire. » (Marcel Duchamp)

C'est la fin de notre épisode consacré à Marcel Duchamp et sa *Roue de Bicyclette* que vous pouvez retrouver au 5^e niveau du Musée national d'art moderne. C'était un podcast du Centre Pompidou disponible sur l'application du musée et ses réseaux sociaux. Merci à chacune et chacun d'entre vous pour votre écoute et à bientôt !



[jingle de l'émission]

Crédits

Écriture et réalisation : Lydie Mushamalirwa

Direction éditoriale et production : Morgane Elbaz, Victor Guégan, Benjamin Simon,
Patrice Chazottes

Mixage : Ivan Gariel

Lectures : Julian Eggericks et Yoni Nahoum

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur Facebook

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5